

Yoko TAWADA

Changement du climat d'entreprise

1

C'est dans les années quatre-vingt que j'ai rencontré le mot « climat » dans deux dérivés : « climatisation » et « climat d'entreprise ». Ces deux notions sont étroitement liées dans mon souvenir.

L'été à Hambourg, une climatisation naturelle et invisible était installée partout, si bien qu'on n'avait pas besoin de la technique pour rafraîchir la température des pièces. Mais, dans un monde globalisé, même les produits induits par la météo sont vendus dans toutes les zones climatiques. Je repense toujours à ce vieux dicton : Même à des Eskimos le bon commerçant vendrait un frigidaire.

Mais il se peut aussi que les dieux de la météorologie aient augmenté d'année en année la température estivale. J'ai la sensation que les étés sont devenus de plus en plus chauds mais en même temps imprévisibles, c'est-à-dire qu'il fait très chaud quand l'été arrive, mais qu'il n'arrive pas toujours, et que quand il n'arrive pas, il fait plus frais en été que ce ne devrait être le cas. Ce n'est pas moins compliqué avec l'hiver : il est devenu de plus en plus froid ou de plus en plus long. Mais comme il n'arrive pas chaque année, il n'est pas rare qu'on ait un hiver clément. Est-ce une période particulière qu'on appelle « hiver », ou bien devrait-on qualifier d'« hiver » seulement une certaine situation météorologique ? Dit-on qu'il n'y a

pas eu d'hiver ou qu'il a fait chaud cet hiver ?

En tout cas, il s'agit non pas d'un réchauffement incontestable, mais d'un sentiment d'incertitude. Les saisons n'aident plus les humains à s'orienter sur un rythme cosmique. La météo se manifeste toujours comme déviante par rapport à la norme. La température est soit trop basse soit trop élevée pour la saison. Plus rien ne se produit en temps voulu.

La vraie question pour nous n'est pas de savoir si le climat connaissait autrefois une régularité. Ce qui est nouveau, c'est ce souci légitime : l'industrie ne serait-elle pas capable de déformer le climat au point d'en faire un monstre ?

Dans l'entreprise de Hambourg où je faisais un stage, on installa un jour la climatisation dans tous les services. Il régnait encore à l'époque un état d'esprit qui permettait à tout un chacun de se moquer sans retenue du progrès technique. Même une collègue d'un certain âge, qui me paraissait conservatrice, déclara, effarée, que la climatisation était totalement superflue. Cela me surprit un peu, car elle se plaçait ainsi subitement du côté des Verts. J'essayai de me dégager d'une pensée du tout noir ou tout blanc, alors qu'une pensée du tout vert ou tout noir s'était nichée en moi en catimini. Comment, sinon, pouvais-je croire que quelqu'un puisse être soit noir, donc conservateur, soit vert, donc écologiste ? J'avais classé cette collègue d'un certain âge spontanément parmi les conservateurs et cela pour une raison bien concrète : elle détestait l'odeur d'ail et il suffisait qu'un jeune bec fin se présente au travail avec une haleine d'ail

pour qu'elle se manifeste aussi bruyamment qu'un détecteur de fumée. Lui, bon-vivant, il passait son temps soit dans sa cuisine soit comme figurant à l'Opéra. Il avait des oreilles sensibles et trouvait insupportable le bruit de la climatisation. Quand l'amateur de cuisine des Balkans parlait fièrement de son tzatziki dont la préparation avait nécessité douze têtes d'ail, la collègue d'un certain âge, usant de son flegme et de son talent d'actrice, excellait à exagérer son effarement.

A l'époque, la politique financière de la Grèce n'était pas encore le sujet favori des médias. L'ail suffisait à susciter la perplexité envers ce pays. Même les Turcs n'étaient pas suspects en raison de leur religion, mais plutôt de leur amour de l'ail.

Autrement dit : détester l'ail passait à l'époque pour un signe de xénophobie. Or notre collègue d'un certain âge était à mille lieues de politiser une odeur. Elle aurait trouvé absurde qu'on argue des propos hostiles qu'elle tenait sur l'ail pour l'accuser d'approuver une politique xénophobe. Néanmoins, je crus avoir découvert en elle un schéma de pensée associant automatiquement une cuisine épicée à un retard industriel et à la pauvreté.

Une étudiante d'Argentine aux cheveux courts qui travaillait chez nous trois fois par semaine déclara pendant une pause qu'il était stupide de mépriser l'ail. Regardez la France ! Pour ce qui est de la révolution et de la technologie, c'est grâce à leur flair que les Français ont de l'avance. Et ce flair apprécie précisément l'ail ! À ces mots, la collègue d'un certain âge tressaillit et, par la suite, il lui fut impossible de

rejouer sans arrière-pensées son petit numéro contre l'ail.

Je me serais attendue à ce que l'étudiante dénigre la climatisation. Il suffisait qu'elle entende le mot « climatisation » pour qu'elle retrouse la lèvre supérieure, horrifiée. Or son principal ennemi n'était pas la technologie polluante, mais le capitalisme. Elle employait ce mot souvent, hésitant à chaque fois une seconde avant de le prononcer. J'avais l'impression qu'elle espérait pouvoir trouver un autre mot. Un système économique particulier nommé en anglais « capitalism » se dit en allemand « Marktwirtschaft », « économie de marché ». Le mot allemand « Kapitalismus » n'est pas neutre, il suppose à lui seul une distance par rapport au système. Dans la langue parlée, il est légèrement réprobateur.

Un jour, mon ophtalmologue me dit : « On prétend de plus en plus souvent qu'il ne faudrait pas trop conduire. Mais qu'advient-il de l'industrie automobile si on ne conduit plus ? » Dès cette époque, elle avait compris que la nouvelle technologie existe avant tout pour maintenir la croissance économique. Se demander si l'homme a besoin ou non de la climatisation est donc absurde.

Dans ce sens, la centrale nucléaire est la forme la plus radicale de technologie. Après la catastrophe à Fukushima, toutes les centrales atomiques du Japon ont été arrêtées l'une après l'autre et, depuis plus de deux ans, il n'y a pas pénurie d'électricité. Le recours provisoire à diverses sources d'énergie suffit à approvisionner le pays entier en électricité. On se

demande pourquoi le Japon possédait presque cinquante centrales atomiques si on n'en avait en fait pas besoin. La réponse est toute simple : parce qu'elles produisent de gros bénéfices. Le gouvernement subit la pression du lobby nucléaire et a décidé à plusieurs reprises de remettre les centrales atomiques en service. Pour que les vieilles centrales atomiques à l'arrêt passent avec succès les contrôles de sécurité, le gouvernement a modifié les critères de contrôle. En avril 2015, le tribunal de Fukui a interdit la remise en service, avec pour argument que le nouveau règlement de sécurité n'était pas acceptable scientifiquement. Le tribunal alla même jusqu'à reprocher au gouvernement une atteinte aux droits de l'homme.

La climatisation n'est pas produite et vendue parce que les gens en ont besoin. La plupart des appareils sont là pour maintenir la croissance économique, et certains d'entre eux sont non seulement nocifs pour l'environnement, mais aussi mortels pour les humains.

À vrai dire, quand j'ai rencontré dans les années quatre-vingt le mot « umweltfreundlich » (« ecofriendly », « amical pour l'environnement », donc « écologique »), je l'ai trouvé indigeste. Je ne peux qu'avoir honte de vendre de l'amitié à l'environnement. Il ne servirait à rien d'éprouver un sentiment de culpabilité, mais il serait hypocrite de proposer son amitié à la nature.

De nos jours, on préfère parler de « ressources » plutôt

que d'amitié. L'humanité veut continuer à consommer la nature unilatéralement, avec seulement un peu plus de parcimonie que jusqu'à présent – pour des raisons égoïstes. La nature est-elle là pour être consommée par les humains ? Cela ne saurait être sa raison d'être.

Revenons à notre entreprise. L'étudiante argentine raffolait des paroles acerbes et insolentes qui semaient parfois l'agitation dans les lieux. Par bonheur, elle ne fut jamais marginalisée. Il ne régnait pas chez nous cette atmosphère refroidie et stérile qui tue par le silence la parole qui est autre. Les collègues, femmes et hommes, réagissaient aux paroles de l'étudiante même si cela ne leur était pas facile. Un jour, l'étudiante lança d'une voix aiguë et éraillée : « J'ai bien vu ça en Californie ! Là-bas, il y a longtemps qu'on fait tourner la climatisation à plein régime, et comme ça, non seulement on a augmenté la production de climatiseurs, mais on vend aussi davantage de pullovers et de médicaments contre le rhume ! On peut se geler ou tomber malade : l'important, c'est que l'économie soit florissante ! » Une femme d'âge moyen, de Cologne, répondit, agacée, que ce qui se passait en Amérique ne l'intéressait absolument pas. Mais cette femme de Cologne était elle aussi opposée à l'installation de la climatisation. Quant à la mère combative au beau visage, elle déclara de sa voix harmonieuse que l'étage supérieur avait eu une fois de plus une idée stupide occasionnant des dépenses superflues. Sa conception de l'étage inférieur et de l'étage supérieur ne

provenait pas de l'idée de lutte des classes. Quand elle disait « là-haut », elle désignait du menton le haut, où se trouvait la direction. C'était presque si on pouvait lire sur ses lèvres les noms de chacun des supérieurs. Dans le service, chacun avait une raison différente de refuser la climatisation sur son lieu de travail. Personne ne rinçait son opinion avec du bain de bouche. Chacun exhalait la mauvaise haleine de son opinion. Tous étaient ulcérés et dans cette atmosphère sauvage, échauffée et mêlée se formait le sentiment qu'on formait un tout.

Je ne sais pas si je dois ou non introduire à cet endroit de mon texte le mot « climat d'entreprise ». L'expression est souvent utilisée de nos jours par les employeurs qui soignent le climat sur le lieu de travail. Car un mauvais climat d'entreprise diminue le bénéfice de l'entrepreneur. Cela rappelle l'administration d'un poulailler. On y maintient la température et l'humidité de manière à produire le plus d'œufs possible. Mais si le produit des poules pondeuses finit en œufs au plat, sont-elles censées être reconnaissante de ce climat de travail qui ménage leur corps ?

Dans l'Allemagne des années quatre-vingt, j'appréciais le scepticisme général envers les nouvelles technologies. « Que peut-on bien faire d'une carte téléphonique ? » « Quelle absurdité de se balader avec un portable ! » « À quoi bon envoyer un sms ? » « Un micro-ondes n'a rien à faire dans une cuisine ! » « Je ne veux pas payer par carte Eurochèque. » « Un GPS, ça rend le conducteur idiot. » À Tokyo, j'étais réduite à

jouer le rôle de la technophobe solitaire, tandis qu'à Hambourg, je pouvais ignorer la technologie nouvelle sans me faire remarquer.

Un changement graduel s'est produit en Allemagne entre l'époque où j'ai connu la protestation contre la climatisation et l'époque actuelle où même les intellectuels se procurent un iPhone de leur plein gré. Les deux appareils aident les gens à travailler plus efficacement. Mais la climatisation n'est pas liée à notre plaisir ni à notre vanité. Aussi est-il plus facile de la refuser. De plus, elle ne dérobe pas des informations sur les comportements du consommateur pour le manipuler ensuite avec des publicités ciblées. Le mouvement écologiste s'est développé et s'est établi en Allemagne tandis que se perdait l'habitude de rouspéter contre les nouvelles technologies. Se gausser de la climatisation était chose facile. C'était encore un corps étranger dans l'espace, sans influence directe sur nos sentiments. La technologie, elle, pénétrait de plus en plus profondément dans les cœurs. Certains éprouvent même des souffrances psychiques lorsqu'ils doivent se séparer de leur iPhone.

Le climat politique naît d'abord dans des bureaux plutôt petits où plusieurs personnes travaillent ensemble. Les collègues ne sont jamais regroupés en fonction de leurs idées politiques et il en résulte une petite entité mélangée. Pour survivre à la vie quotidienne du bureau, ils doivent élaborer une culture de la conversation.

L'atmosphère est faite non seulement de communication verbale, mais aussi de mimiques, gestes et odeurs. La clarté et l'humidité de la pièce y ont aussi leur part. C'est une conjonction du corps, de l'architecture, de la politique et de la météo.

Avec l'évolution de la technique informatique, il est de plus en plus rare en Allemagne que beaucoup de gens travaillent ensemble dans un grand espace. Le jour viendra où tous les employés de bureau travailleront dans des pièces séparées et ne verront plus leurs collègues que sur l'écran. Les oxygènes rouge, bleu et conservateur ne se rencontreront plus. L'odorat régressera et le nez ne servira plus que de décoration au visage. On cessera d'apprécier cet air qui est fait de souffle humain. On ne voudra plus partager un espace avec autrui.

La climatisation fut installée, mais pratiquement jamais mise en marche. À cette époque, il nous vint un nouveau chef de service. Le souvenir que j'ai de lui est indissociablement lié au mot « classe ». Les deux notions, climat et classe, commencent par CL. Le lundi, au retour de son premier week-end, notre nouveau chef de service nous raconta la réunion d'anciens de sa classe à laquelle il avait participé. « En général, les seuls à participer aux réunions d'anciens de la classe sont ceux qui sont satisfaits de leur vie. Et c'est mon cas », dit-il sur un ton à la fois d'autodérision et de fierté. Il avait toujours voulu devenir chef de service, peu importait dans quelle branche, et il y était parvenu tout juste à temps, une

semaine avant la réunion. Les chefs de service, dit-il avec un petit sourire, étaient la dernière classe sociale à exister. Un poste de patron, en revanche, ne l'attirait pas. À la tête d'une entreprise, on sue jour et nuit, on boit du cognac ou on prend de la cocaïne et on ne dort pas bien. Pour lui, ce n'était pas une classe, mais un état. Être millionnaire ne lui donnerait pas non plus le sentiment d'appartenir à une classe. Un millionnaire devait toujours essayer de s'adapter au goût de l'ancienne couche sociale supérieure pour ne pas être taxé de nouveau riche et raillé. Le goût, c'était fait pour apprécier les choses, il ne devait pas devenir une preuve d'appartenance.

Une classe scolaire rassemble les enfants de diverses classes sociales, du moins dans la bonne vieille école publique. Plus tard, lors des rencontres d'anciens, ils se retrouvent. Notre nouveau chef de service nous raconta que même s'il était issu d'un milieu simple, il avait étudié la littérature française à l'université. Dans l'expression allemande « milieu simple », le mot « simple » est employé au sens de « pauvre ». Le contraire de « simple », c'est « compliqué ». (Mais qui donc voudrait venir d'un milieu compliqué ?)

Une vie simple, dans laquelle on porte aussi peu que possible atteinte à la nature, peut être noble. Pour cela, il faut gagner peu et dépenser peu sans être pauvre. Avoir une relation simple avec ses parents peut être un exploit humainement parlant. Seul peut posséder la capacité à prononcer et à écrire des phrases simples qui n'a pas besoin de se protéger ni se parer de complexité.

Revenons à notre chef de service. J'étais surprise du ton franc et gai sur lequel notre chef de service parlait de la classe sociale. Dans mon enfance à Tokyo, c'était un sujet tabou. Les institutrices de notre école primaire pensaient que la société de classes était dépassée. Celui qui désirait posséder une vaste villa ancienne simplement parce qu'elle était un signe d'appartenance à la classe supérieure dédaignait le progrès de la société. Il ne fallait pas tirer son estime de soi des ruines de la société de classes, ni comme descendant de la classe supérieure, ni comme ambitieux.

Je demandai au chef de service pourquoi il pensait qu'il était plus difficile de faire des études quand on était issu d'un milieu simple. Les droits d'inscription étaient minimes, et puis il existait des bourses. Il répondit que ses parents n'avaient pas pu l'aider à faire ses devoirs pendant sa scolarité. Cela encore me surprit car jamais il ne me serait venu à l'idée, enfant, de demander à mes parents de m'aider pour mes devoirs. Quand j'étais enfant, les enfants continuaient des études s'ils en avaient la capacité. La famille ne jouait aucun rôle, ni génétiquement ni comme environnement. Le fils du marchand de quatre saisons fit des études de médecine à l'université de Tokyo et la fille du propriétaire d'un magasin de tofu devint avocate. La plupart des enfants fréquentaient des écoles publiques. Celui qui passait dans une école privée suscitait car il était victime de parents particulièrement ambitieux. Cela ne pouvait pas bien

se terminer, quand un enfant qui n'apprend pas de son plein gré est mené à la baguette contre paiement dans une école privé.

Enfant, je croyais en un présent sans classe, dans lequel tout enfant fréquentant une école publique pouvait trouver un métier correspondant à ses capacités. Dans les années quatre-vingt-dix, il se produisit au Japon un changement du climat social. Fréquenter une école privée fut non plus considéré comme embarrassant, mais comme quelque chose de chic. Il est aujourd'hui inimaginable que quelqu'un comme Kakuei Tanaka (1972-1974), qui venait d'un milieu simple, devienne premier ministre. Le premier ministre actuel (en poste depuis 2012) est issu d'une famille d'hommes politiques connue. La société de classes s'était tenue cachée sous terre pendant des décennies, et quand la terre s'est réchauffée à la suite du changement climatique, la chenille est sortie. Ce n'était pas un phénomène naturel. En 2006, de nouvelles lois entrèrent en vigueur, qui jetèrent nombre de gens dans une situation sans sécurité ni stabilité d'emploi. C'est ainsi que se développa une large couche de population n'ayant plus de poste fixe. Le discours sur la société de classes qui aurait soi-disant de profondes racines s'est propagé pour justifier la différence entre pauvres et riches.

Dans mon enfance, non seulement mes institutrices, mais aussi les Chemins de fer japonais aussi étaient à gauche. La « première classe » des trains fut abolie en 1969. Dans les trains express où existait une différence de prix entre les meilleures places assises

et les places normales, la meilleure catégorie était qualifiée de « voiture verte », et non de première classe. (L'adjectif « vert » n'a d'ailleurs rien à voir ici avec un mouvement écologique, mais s'explique par la bande verte visible autrefois en dessous des fenêtres des wagons de première classe.) Le voyage en train devint un modèle de vie sociale. On doit se tenir tranquille et ne pas polluer l'air commun. En tant que passagers, nous sommes égaux en droits.

La société des Chemins de fer fut privatisée en 1987 et cela modifia le climat politique au Japon. Jusquelà, le syndicat de la société des Chemins de fer avait souvent fait la grève. Il n'y allait pas seulement de négociations salariales, mais de divers droits, y compris les droits de faire grève. La privatisation des Chemins de fer marqua le début d'une époque nouvelle dans laquelle les employés devinrent impuissants face l'employeur.

Au ciel, « la première classe » existait depuis le début. Je n'entends pas là le royaume divin, mais les avions de ligne. Il n'y a pas une première et une seconde classe, mais la première classe, la classe affaires et la classe économique, le principal étant ici la place qu'on a pour les jambes. J'apprécie l'espace que j'ai autour de moi, surtout lors d'un vol long courrier. Mais qu'arriverait-il si l'on renonçait aux appellations « première classe » et « classe affaires » pour vendre la place pour les jambes au centimètre carré ? Ceux qui payent pour l'illusion d'avoir la meilleure classe seraient sans doute moins disposés à payer en plus pour leurs jambes.

En un laps de temps très court, voler en Europe est devenu bon marché. Je n'ai pas réfléchi à la question de savoir d'où pouvait bien provenir soudain cette énergie bon marché. Je recevais de plus en plus d'invitations à donner des lectures à l'étranger et, naïvement, je me réjouissais que mon espace vital ne dépasse pas seulement le mur de Berlin, mais s'étende dans toutes les directions au-delà des frontières. L'introduction de l'euro a sensiblement renchéri le coût de la vie ; la seule chose à être devenue meilleur marché est l'avion. L'expression « Billigflug » au lieu de « billiger Flug » pour parler d'un « vol pas cher » s'est établie, alors qu'en allemand, la règle générale n'est pas de priver un adjectif de sa désinence (« billig » : bon marché) pour le souder à un substantif (« Flug » : vol).

La chute des prix de l'avion a profondément changé le climat de ma vie. Je quittais le désert pour la saison des pluies, le printemps en fleur pour le cœur de l'hiver. Le matin, je transpirais encore dans une chaleur tropicale et, le même soir, je grelottais dans le froid sibérien. Curieusement, mon corps en souffrait à peine. Il quittait apparemment le cycle du climat et se mettait à réagir à son nouvel environnement. Je m'aperçus qu'il m'arrivait de plus en plus souvent de parler du temps quand j'écrivais à mes amis. L'introduction de la communication par internet joua ici un rôle important. Avec une lettre, la météo a changé depuis longtemps au moment où le destinataire lit la lettre. Les courriels, eux, me donnaient le sentiment de faire de mes amis au loin

les témoins de ma météo. « Salut, je suis à New York, il fait moins 20°. » « Salut, je suis à New Delhi, il fait du 35°. » Rétrospectivement, mes courriels semblent absurdes, mais aujourd'hui encore il m'arrive d'en écrire de tels si je ne fais pas attention. J'avais et j'ai le besoin de communiquer l'endroit où je me trouve, précisément parce que cela n'a généralement plus aucune importance. À peine ai-je écrit le nom de l'endroit que cet endroit me paraît trop abstrait. Je ne peux plus ressentir que je suis vraiment arrivée à un certain endroit. La chaleur ou le froid sont censés me confirmer que j'existe vraiment à un endroit.

Une météo ne fait pas un climat. Pour parler d'un climat, il faut avoir vécu au moins un an à un endroit, y avoir suivi le programme entier de l'année. Un hiver ne fait pas un climat, un été non plus. Il serait même préférable de rester plusieurs années à un endroit, puisque les possibilités de variations font elles-mêmes partie du climat. Dans ce sens, j'ai une idée du climat de Tokyo, de celui de Hambourg et de celui de Berlin, mais ma vie se déroule le plus souvent en dehors de ces trois zones. Chaque semaine je m'envole vers un autre pays. Le temps qu'il fait vole dans l'air comme un lambeau, tout seul. Décrire le temps qu'il fait serait l'unique possibilité pour l'intégrer à ma vie d'une manière sensée.

Celui qui parle trop souvent du temps qu'il fait donne l'impression d'éviter le « vrai » sujet. Mais qu'en est-il lorsque le temps est devenu ce vrai sujet ? « Tout le monde parle du temps, nous non » : la première fois

que je vis cette phrase, c'était sur une affiche estudiantine, à côté du portrait de Karl Marx. On ferait mieux de réfléchir à la politique que de parler de banalités comme de la pluie et du beau temps : voilà comment je comprenais cette phrase. Qui est-ce qui parle constamment du temps ? Ceux pour lesquels le temps joue un rôle dans leur métier, et ceux qui veulent passer leurs loisirs dans la nature. Les deux groupes sont pris dans leur vie limitée intellectuellement, faite exclusivement du travail et des loisirs. Quiconque voit plus loin que cela ne parle plus du temps. Voilà la logique.

Plus tard, j'appris que cette phrase provenait d'une publicité des Chemins de fers allemands. Tous ceux qui veulent voyager en voiture parlent des intempéries, mais pas ceux qui prennent le train. Cette phrase connut aussi une autre version et donna un slogan du parti des Grünen, les Verts : « Tout le monde parle de l'Allemagne. Nous, nous parlons du temps. »

L'important, ce n'est pas une croissance sans fin de l'économie nationale, mais la vie temporellement limitée de chaque individu dans un espace limité que nous devons partager, non seulement avec d'autres humains, mais aussi avec des ours polaires.

2

Je vis Knut au bord d'un rocher, humant l'air. Son museau s'allongeait comme un télescope. On aurait

dit qu'il avait la nostalgie du pays de la glace et de la neige éternelles. Mais on ne peut pas parler de mal du pays, puisque Knut, étant né à Berlin, était donc un Européen (ou plus exactement : un Oursopéen).

En comparaison des ours polaires, nous sommes presque « aveugles du nez ». Knut aurait, depuis le zoo de Berlin, sentir un phoque à Pankow, s'il s'en était trouvé un là.

Une odeur (*Geruch*), on la sent. Une rumeur (*Gerücht*) aussi, croyais-je, on peut la sentir. Étymologiquement parlant, le mot *Gerücht* n'a cependant rien à voir avec l'odorat, mais plutôt avec l'appel et le parler.

L'ours polaire a paraît-il une odeur corporelle extrêmement forte. Je n'eus malheureusement jamais l'occasion de flairer le corps de Knut. Ce n'est pas l'odeur de Knut, mais les rumeurs à son propos qui me donnèrent l'idée d'écrire un roman sur Knut. Ces rumeurs en disaient plus long sur notre société que sur les ours polaires. La première rumeur qui parvint à mon oreille était une spéculation hardie sur la mère de Knut, Tosca : elle aurait perdu son instinct maternel pour avoir travaillé dans un cirque socialiste.

Thomas Dörflein, le soigneur animalier, a réussi à élever Knut sans aucun « instinct maternel ». Il ne faisait même pas partie de la même espèce que Knut. Après la mort de Knut, il y eut une autre rumeur : sa mère biologique se serait tout de suite aperçue qu'il avait un défaut au cerveau et c'était la raison pour laquelle elle l'avait rejeté. La nature était cruelle et

lissait tout simplement mourir un enfant handicapé.

Les mass-médias parlaient des sentiments de Knut comme s'il ne faisait aucun doute que l'ours polaire dispose de la même palette de sentiments que nous : à la douleur de la séparation lors des adieux à son soigneur avait succédé la joie d'être avec sa première copine, Giovanna, après quoi il avait été accablé par le sentiment d'exclusion dans la colocation avec trois dames ourses d'un certain âge.

N'importe quel enfant humain peut se projeter sans grande difficulté dans un petit ours. Dans le monde entier on écrit et on lit des livres pour enfants où des ours jouent le rôle principal. Il doit y avoir une raison pour laquelle cette affection est programmée dans une tête humaine. Knut a trouvé une communauté internationale de fans exceptionnellement grande. Selon une rumeur, si la nature fait apparaître les ours polaires comme particulièrement attachants dans notre siècle, c'est pour attirer l'attention des humains sur la disparition des glaces de l'océan arctique.

Pour terminer, je voudrais lire quelques pages de mon roman *Études dans la neige* :

La nostalgie du pays glacial ne faiblissait pas, mais un souci inattendu surgit en moi. Ce souci, d'abord insignifiant, ne se manifestait que tout bas dans la question de savoir s'il me faudrait apprendre l'anglais. Avais-je appris péniblement l'allemand pour

rien? J'espère que cela ne m'embrouillera pas si ma vie s'écrit dans plusieurs langues à la fois ! Puis vint un autre souci, qui me parut plus menaçant encore que le premier : ce que j'avais mis sur le papier jusqu'ici ne se perdrait plus, c'était pour ainsi dire en sécurité. Mais qu'en était-il des événements qui m'attendaient dans le nouveau monde ? Jamais je ne pourrais apprendre la langue au rythme de la vie qui continue. « Je », ainsi s'appelait quelque chose qui pouvait disparaître. Mourir voulait dire ne plus être là. Jusque-là, je n'avais jamais eu peur de la mort, mais maintenant que je m'étais lancée dans mon autobiographie, j'avais peur : je pourrais mourir avant d'avoir décrit ma vie jusqu'au bout.

Mes ancêtres ne connaissaient sûrement pas l'insomnie. Comparée à eux, je mangeais trop et je dormais trop peu. Mon évolution était nettement un pas en arrière. Je sortis la bouteille de vodka que je gardais dans une cachette derrière mon bureau pour mes nuits d'insomnie. À Moscou, il me fallait l'aide de personnes bien placées pour me procurer une bouteille de Moskovskaya, tandis qu'à Berlin on peut en acheter dans n'importe quel kiosque de gare. Tenant la bouteille en trompette devant mon museau comme si j'entonnais une fanfare, j'étanchai ma soif. A un moment, je n'arrivai plus à détacher la bouteille de mon visage. Si j'essayais de l'arracher, cela faisait mal. Elle s'est incrustée en moi. J'étais une licorne, je vis un ours polaire avancer vers moi, et ma frayeur me précipita dans l'eau glacée. L'ours polaire, planté là sans butin dans la gueule, soufflait avec énervement. Je le connaissais, c'était mon oncle.

Pourquoi voulait-il me dévorer ? « Cher tonton », commençai-je gentiment, mais il me montra les dents et se mit à gronder. Ah oui, bien sûr, il ne comprenait pas ma langue. Pas étonnant. Je me sentais en sécurité dans l'eau car l'eau était mon élément. Près de moi nageait une autre licorne. Elle me chuchota : « Tu ne peux pas te permettre d'être ivre ! Fais attention ! Les orques arrivent ! — Quelle bêtise ! Il n'y a pas d'orques ici ! », rétorqua une autre licorne. — Si, elles émigrent car la nourriture vient à manquer dans leurs contrées d'origine aussi. — Alors fuyons ensemble ! » Tous trois nous nageâmes épaule contre épaule en direction du nord. Nous plongeons dans la mer bleu glacé et en réémergions, nous tendions le cou dans l'eau entre des blocs de glace qui tanguaient et nous ressortions brusquement. Comme disaient les jeunes à l'époque, c'était « vachement bath » de traverser les mers avec des potes. Si des glaces flottantes heurtaient ma tête, cela ne faisait pas mal du tout. Bientôt je cessai d'être attentive. Et puis apparut ceci : au début, on aurait dit un petit bloc de glace inoffensif, mais cette fois il s'agissait d'un gigantesque iceberg dont je ne voyais que la pointe. Ma corne heurta le géant, craqua et se brisa. Cela ne faisait rien, la corne n'était qu'un ornement, pensai-je tout haut, mais je constatai aussitôt que, sans corne, je perdais l'équilibre. Mon corps, tournant autour de ma colonne vertébrale, fut entraîné vers le bas par un tourbillon. Au secours ! Je manque d'air ! J'aperçus de nombreux chiens marins nouveau-nés qui agitaient les pattes. Apparemment, eux aussi se noyaient. J'aurais volontiers dégusté ces chiots

marins si je n'avais pas été occupée par ma propre noyade.

Les images nocturnes disparurent, je me réveillai, j'avais peur à l'idée de partir pour le Canada. Je me forçai à aller jusqu'à mon bureau, mais je n'avais pas encore recouvré mes esprits et promenai les yeux dehors. Dans la rue, un garçon roulait très lentement sur une drôle de bicyclette qui rappelait un teckel. Lorsqu'il tira vigoureusement les poignées vers lui, la roue avant se redressa et le garçon roula sur la roue arrière. Pendant un moment, il tourna ainsi en rond puis laissa retomber la roue avant. Puis il se retourna tout en continuant à rouler et, pour finir, il était assis de telle façon qu'il roulait avec le dos dans le sens de la marche. Quand bien même il ignorait si et quand il se produirait sur scène, aucun doute qu'il s'entraînait pour le cirque. Soudain, il bascula comme si une méchante main invisible lui avait décoché un coup d'un côté. Ses genoux nus se colorèrent de rouge. Mais la douleur ne l'empêcha pas de continuer. Il se releva et essaya alors de faire le poirier sur la bicyclette. Le mot « guidon » me passa par la tête, oui, je veux un guidon avec lequel guider mon destin. Pour cela, il faudrait que je poursuive mon autobiographie. Ma bicyclette est ma langue. Je n'écrirai pas sur le passé mais sur tout ce qui peut encore m'arriver. Ma vie se déroulera exactement de la manière dont je l'ai fixée par écrit.

(traduit de l'allemand par Bernard Banoun)